

## **Du sida à Ebola : Rites de mort et téléphones portables pour la prévention des vivants**

**M. Cros – Université Lyon 2 (CREA)**  
[crosmichelle@aol.com](mailto:crosmichelle@aol.com)

« Les rites funéraires habituels indispensables au travail de deuil sont toujours écrasés par l'urgence » souligne A. Epelboin, médecin et ethnologue dans le film qu'il a réalisé au Congo en 2007 avec F. Brunquell et P. Formenty : *Ebola, ce n'est pas une maladie pour rire*. Dans ses deux rapports de mission anthropologique sur l'épidémie d'Ebola au Congo en septembre 2012, et en Guinée Conakry en 2014, A. Epelboin insiste à nouveau sur la mise en place de « funérailles sécurisées » destinées à prendre congé de celui qui est parti et ce, de façon décente tout en limitant au maximum les risques de contagion tant pour la famille du défunt que pour les agents de santé. En effet, le virus, présent dans les liquides et les sécrétions qui s'écoulent du corps, demeure particulièrement virulent durant les 12 heures qui suivent le décès.

Reste que le défunt, même victime d'Ebola, est toujours plus qu'un corps sans vie avec des humeurs contagieuses. En Afrique noire, il importe de souligner la persistance des représentations liées aux divers constituants de la personne.

Devenir du « double errant » et destin du spectre ne sauraient être oubliés puisqu'ils sont censés conditionner le quotidien et les rêves de ceux qui restent ici-bas. En d'autres termes, celui qui est mort ne l'est jamais totalement. Dans un ouvrage co-dirigé avec J. Bonhomme : *Déjouer la mort en Afrique – Or, orphelins, fantômes, trophées et fétiches* (2008), nous avons commenté anthropologiquement ce vers célèbre du poète sénégalais Birago Diop selon lequel :

« Les morts ne sont pas morts ».

Enterré comme il se doit, avec les égards auquel il a droit, et ce après l'avoir entendu se prononcer sur les causes de son infortune présente, le défunt entame le voyage qui le mènera au pays des morts, deviendra probablement, au terme de ses secondes funérailles, un ancêtre que les vivants prendront soin de consulter lors des séances de divination. A lui de revenir plus tard sous une autre enveloppe corporelle, s'il en exprime le désir ou le besoin. Le temps est circulaire.

Mal enterré, il peut se transformer en une sorte de mauvais génie censé être à l'origine de nombre de troubles qui affectent la vie ordinaire et dont il est probable que maints ethnocliniciens retrouvent la trace dans l'interprétation collective des rêves de ceux venus de loin et qu'ils prennent en charge ici et aujourd'hui en Occident.

Aux premiers temps du sida, au Burkina Faso, les funérailles des sidéens étaient considérées comme « à risques » avant de se transformer en scènes-clés pour la diffusion de messages relatifs à la prévention. Comme le soulignait déjà L.-V. Thomas dans son *Anthropologie de la mort* (1988), le rite funéraire se compose de tout un ensemble de conduites « organisées pour maîtriser le désordre de la mort, pour le contourner et le convertir en promesse de vie ».

En pays lobi burkinabé, comme je le raconte dans mon ouvrage : *Résister au sida – Récits du Burkina* (2005), on avait peur du défunt sidéen, à la maigreur pathognomonique.

## RESUME DE COMMUNICATION :

Effets de la mondialisation sur la clinique. 16<sup>ème</sup> Colloque international et interdisciplinaire de la revue transculturelle *L'autre*. Lyon 2 les 16 et 17 Octobre 2014.

On avait peur d'attraper le sida rien qu'en voyant et/ou en sentant celui dont tout laissait à penser que le sida l'avait emporté. Puis le temps a passé et on a compris qu'il n'en était rien.

Fossoyeurs, devins-guérisseurs et balafonistes sont entrés dans la lutte bien avant les autorités sanitaires. Les balafonistes ont joué un rôle clé en composant ces chansons du sida aux paroles qui plaisaient tant et tant à l'assistance que l'on vint, de plus en plus nombreux, assister aux funérailles des sidéens.

On s'instruit aux funérailles, la généalogie étiologique du mal est retrouvée ou recomposée en présence de la dépouille exposée aux yeux de tous, à l'ombre d'un grand arbre le plus souvent. Un groupe de femmes me l'expliqua à l'occasion d'un entretien collectif sur la prévention du sida : « Quand elles regardent les cadavres, c'est comme cela qu'elles ont des informations ».

La reprise d'une des idées maîtresses de L.-V. Thomas s'impose, de fait, le rituel funéraire se compose de tout un ensemble de conduites « organisées pour maîtriser le désordre de la mort, pour le contourner et le convertir en promesse de vie. C'est en effet beaucoup moins l'intérêt de la personne du mort qui motive le traitement de son cadavre et le règlement de son devenir, que l'intérêt de la communauté, mise à mal par la perte de l'un de ses membres ».

Notons le recours, sous la plume de L.-V. Thomas de cette belle expression : la personne du mort.

Et c'est là que justement le bât blesse aujourd'hui pour ceux qui se font fauchés par Ebola en Afrique de l'Ouest, au Congo, au Libéria et en Sierra Leone. Face à l'urgence, en présence de ces morts contagieux qui se succèdent,

- on n'a plus
- on ne prend plus le temps
- et/ou on ne laisse pas les familles les inhumier comme des personnes qu'elles sont toujours.

Il n'y a pas si longtemps de cela, en France aussi, raconte Van Gennep dans *Du berceau à la tombe*, on célébrait les « mourtailles » et au cimetière on allait trinquer à « la santé du mort »...

En Sierra Leone, aujourd'hui, des fossoyeurs ultra sollicités et critiqués de toutes parts sont obligés de se mettre en grève faute d'un minimum de reconnaissance économique pour la tâche qu'ils accomplissent, parfois au péril de leurs propres vies.

Les autorités sanitaires parent au plus pressé, les équipes soignantes sont aussi des équipes souffrantes comme le souligne C. Gasquet dans sa remarquable thèse: *Une géographie de la fièvre hémorragique à virus Ebola – Représentations et réalités d'une maladie émergente au Gabon et en république du Congo* (2010) lisible en ligne en attendant sa prochaine parution aux PUR. Et l'on connaît aujourd'hui le lourd tribut déjà payé par des médecins et des infirmiers qui meurent à la tâche, se retrouvant à leur tour contaminés, et tout particulièrement ceux qui sont originaires des pays africains en lutte.

Afin de réduire les risques de contagion, les mises en sacs mortuaires s'opèrent dans des conditions expresses, certes hygiéniques, mais à mille lieux des rites funéraires auxquelles il est d'usage de recourir en Afrique.

## RESUME DE COMMUNICATION :

Effets de la mondialisation sur la clinique. 16<sup>ème</sup> Colloque international et interdisciplinaire de la revue transculturelle *L'autre*. Lyon 2 les 16 et 17 Octobre 2014.

Les populations locales ne comprennent pas ces lieux de soins convertis en mouroirs, on ne peut accompagner son ou ses malades, on ne peut voir son ou ses défunts dont il s'avère même impossible de récupérer la dépouille le plus souvent.

Des rumeurs circulent, les langues se délient et des soignants se trouvent dans la position de ceux qui peut-être donnent volontairement la mort, quitte à alimenter toutes sortes de trafics macabres. Notons ici l'usage paradoxal des nouveaux moyens de communication.

Le Net donne aux rumeurs les plus invraisemblables une caisse de résonance à nulle autre pareille. Les téléphones portables permettent de les colporter au plus profond des forêts, de l'autre côté aussi des palissades qui séparent les habitations de brousse de ces lieux de prise en charges ou des soignants, venus d'on ne sait où, s'activent dans des tenues d'extra-terrestres ou de cosmonautes, et où le plus souvent on entre bien mal en point avant de se retrouver mis en sac mortuaire...

Reste que ce sont aussi ces téléphones portables qui sont susceptibles de transmettre des informations capitales quant aux résultats d'analyses en laboratoires permettant de corroborer ou d'infirmier un examen clinique.

Et ce sont, également, ces téléphones portables qui pourraient permettre de rester en contact à distance, d'être hospitalisés, en ne pouvant bénéficier de l'aide apporté par ses proches comme c'est en principe le cas dans les hôpitaux en Afrique, mais en acquérant de la sorte le moyen de leur parler et de les visualiser à l'aide de quelques photos ou vidéos venant d'être prises etc ; etc.

Encore faut-il équiper les uns et les autres, soignants, soignés et familles des soignés de ces nouveaux appareils de lutte avec des cartes mémoires comportant

- . tant le rappel des gestes de prévention d'un point de vue médical
- . que des messages de soutien portés par les responsables des cultes locaux, guérisseurs et autres personnalités écoutées au village
- . et, pourquoi pas, des vidéos où ici aussi, comme pour le sida au Burkina, la maladie pourrait être chantée afin d'être sinon transcendée, tout au moins porteuse d'un certain sens.

Et c'est encore à un usage réfléchi et respectueux du téléphone portable qu'Epelboin propose de recourir lors de ces mises en sacs expresses qui alimentent tant de peurs. Et si la photo de la personne du mort pouvait être prise par l'un des membres de sa famille, elle pourrait attester de l'intégrité de son enveloppe corporelle.

Comme l'on sait que le voyage vers le pays des morts est long, encore aujourd'hui au temps de la mondialisation, le mort ne peut partir seul, quelques menus objets qu'il aimait du temps de son vivant, un peu d'argent pour faciliter son voyage, quelques provisions de bouche doivent aussi se retrouver dans ce sac mortuaire...

A la photo et/ou la vidéo de témoigner de ce corps non mutilé et respecté, même à minima, risque de contagion oblige.

A la famille du mort de visualiser celui qu'elle peut ainsi accompagner à distance. N'en va-t-il pas déjà de la sorte lorsque l'on décède au loin, en migration de travail ou à l'occasion d'un long voyage.

Même sans le corps, on procède à l'interrogatoire du défunt, il doit donner son point de vue, expliquer pourquoi il est parti ou dénoncer ce qu'il considère comme se trouvant à l'origine de son départ. Des effets du mort et sa photo participent de sa présence en dépit de l'absence de son enveloppe corporelle.

## RESUME DE COMMUNICATION :

Effets de la mondialisation sur la clinique. 16<sup>ème</sup> Colloque international et interdisciplinaire de la revue transculturelle *L'autre*. Lyon 2 les 16 et 17 Octobre 2014.

Au village, en temps normal, on prend aujourd'hui en photos et en vidéos les défunts afin notamment que ceux qui n'ont pas pu assister aux funérailles puissent ainsi les voir tels qu'ils étaient, parés, bien parés juste avant d'être enterrés.

Les rites ne sont pas immuables, ils s'adaptent au temps présent et aux progrès de la technologie.

La mort-sida, tel que j'ai pu l'observer au Burkina, est devenue un haut lieu de la diffusion de toutes sortes de messages de prévention. Pourquoi n'en irait-il pas à l'avenant au temps d'Ebola là où l'épidémie sévit aujourd'hui.

Les techniques évoluent, les moyens de communications se sont considérablement développés et le téléphone portable peut aussi devenir un extraordinaire outil de lutte contre la maladie en permettant aux endeuillés d'accompagner, à nouveau, ces morts qui ne sont pas morts, et dont ils s'assurent, ainsi, une sorte de complicité post-mortem de nature clinique ou presque.

Et juste avant, le départ dans ces lieux de soins n'équivaudrait peut-être plus à une condamnation absolue. L'« imaginaire de la salvation » décrit par L.-V. Thomas trouve ici une nouvelle déclinaison dans le bouleversement des rapports au temps et à l'espace caractéristique de l'univers actuel.

Les rites de mort adaptés aux nouvelles technologies de l'information et de la communication – qui constituent l'une des pièces maîtresse des funérailles sécurisés et humanisés » préconisés par Epelboin au temps d'Ebola - et dont on retrouve trace dans des documents diffusés par l'OMS, doivent aussi permettre au défunt de continuer à vivre en assurant « la paix des vivants » dont elles conditionnent la compréhension, l'acceptation et donc la collaboration aux actions de prévention mises en place pour contrer un épidémie pouvant se transformer en pandémie.

Birago Diop s'il était encore de ce monde rajouterait peut-être un vers à son poème intitulé *le souffle* (1960):

« Les morts ne sont pas sous la terre »

et oserais-je compléter

Les morts ne sont pas dans ces sacs mortuaires

Donnés en pâture visuelle à la terre entière...

Ecoutons le poète :

« Les morts ne sont pas sous la terre

Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire

Et dans l'ombre qui s'épaissit

Les morts ne sont pas sous la terre

Ils sont dans l'arbre qui frémit,

Ils sont dans le bois qui gémit

Ils sont dans l'eau qui coule

(...)

Entends la voix de l'eau

Ecoute dans le vent

Le buisson en sanglot :

C'est le souffle des ancêtres.